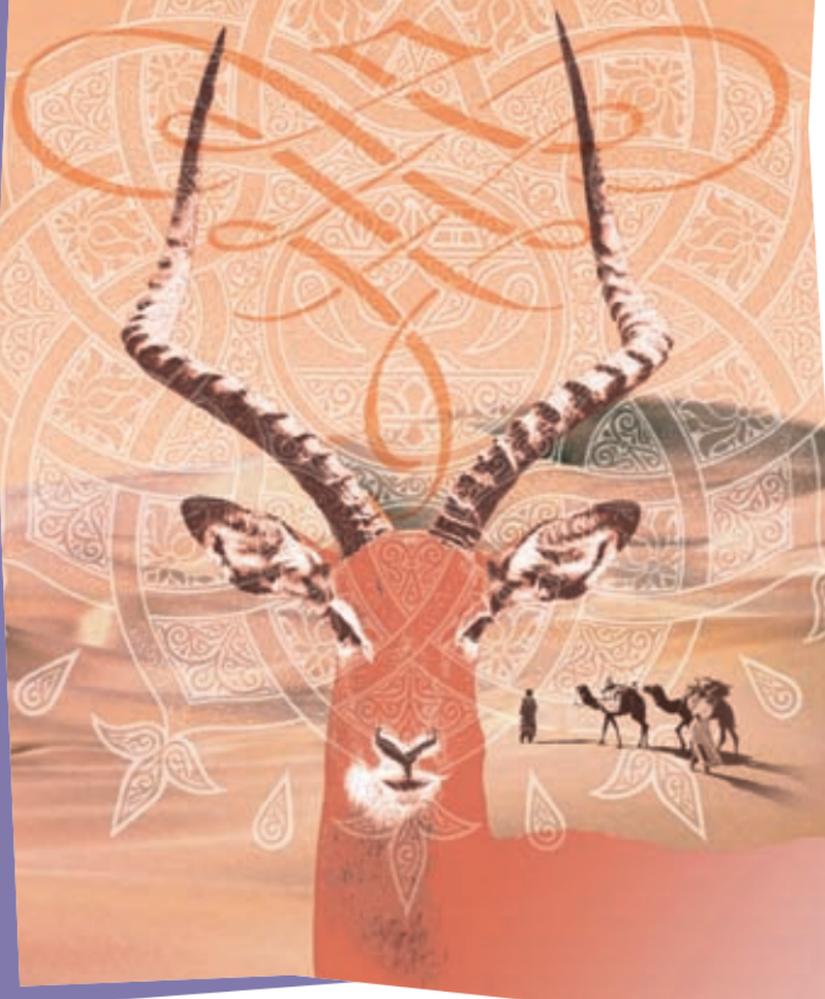


B I L I N G U E

Les Suspendues (Al-Mu'allaqât)

Traduction et présentation
par Heidi Toelle



GF

LES SUSPENDUES

AL-MU‘ALLAQÂT

LES SUSPENDUES

AL-MU'ALLAQÂT

*Traduction, présentation, notes,
chronologie et bibliographie
par
Heidi TOELLE*

*Traduction publiée avec le concours
du Centre national du livre*

GF Flammarion

Heidi Toelle est professeur de littérature arabe à l'université Paris III-Sorbonne Nouvelle. Elle est notamment l'auteur, avec Katia Zakharia, d'*À la découverte de la littérature arabe* (Flammarion, 2003 ; rééd 2009), et dirige, avec Boutros Hallaq, l'*Histoire de la littérature arabe moderne* dont le premier volume a paru en 2007 chez Actes Sud.

PRÉSENTATION

Les sept poèmes ici présentés, véritables chefs-d'œuvre, figurent parmi les plus célèbres de la littérature arabe. Composés il y a un millénaire et demi, au cours du siècle qui a précédé la prédication du prophète de l'islam, ces *Mu'allaqât* (au singulier *Mu'allaqa*)¹, ces *Suspendues* ou ces *Pendentifs*, comme on les appelle aussi en français, se composent d'un peu plus de soixante vers pour les plus courts et d'un peu plus de cent pour les plus longs. Chacune de ces odes est l'œuvre d'un poète différent. Selon l'interprétation la plus ancienne², elles porteraient le nom de *Mu'allaqât* (littéralement « suspendues », du verbe *'allaqa*, « suspendre ») parce que les Arabes païens les auraient écrites en lettres d'or sur des tissus qu'ils auraient suspendus sur les murs de la Ka'ba qui, dès avant l'islam, était déjà un sanctuaire. Selon une interprétation plus récente³, ce nom renverrait à l'idée que ces poèmes, comme autant de bijoux suspendus à une chaîne, forment un collier (*'iqd*, en

1. Ce terme est féminin en arabe.

2. Cette interprétation est défendue notamment par le poète Ibn Rachîq (1000-1063/1064 ou 1070/1071), le célèbre historien Ibn Khaldûn (1332-1406) et le polygraphe al-Suyût'i (1445-1505). Voir, entre autres, l'*Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, Brill, et Paris, Maisonneuve et Larose, t. VII, 1993, entrée « al-Mu'allaqât ».

3. Celle des arabisants contemporains, depuis l'ouvrage de C. Lyall, *Ancient Arabic Poetry*, Londres, 1885.

arabe), d'où la traduction possible du titre par *Pendentifs*. Transmis pendant environ un siècle et demi oralement avant d'être mis par écrit¹, maintes fois commentés par la suite, ils ont, avec d'autres poèmes de la même époque, servi de modèles à la majorité des poètes arabes ; jusqu'au début du XX^e siècle, en effet, ceux-ci en ont respecté le cadre formel – c'est dire l'impact qu'ils ont eu sur l'évolution ultérieure de la poésie arabe. De nos jours encore, bien des Arabes en récitent volontiers par cœur de longs passages.

Ces chefs-d'œuvre, qui témoignent d'une rare finesse d'observation ainsi que d'une étonnante capacité à mettre les richesses et les sonorités de la langue au service d'un projet poétique, nous transportent dans un monde à la fois fascinant et insolite – celui des Bédouins de la péninsule Arabique du VI^e siècle. Comme tels, ils fournissent des renseignements précieux sur le mode de vie de ces hommes et de ces femmes qui nomadisaient, au rythme des saisons, à travers le désert arabe en quête de pâturages ou s'installaient pour un temps autour des rares points d'eau : l'évocation des croyances, des rites, des arts du combat et des us et coutumes contribue à faire vivre sous nos yeux une société qui, malgré les conditions de vie précaires imposées par le milieu ambiant, ne semble jamais perdre courage.

Et pourtant, l'étrangeté de ces poèmes ne manque pas de susciter de nombreuses questions. Qui étaient ces poètes et quel était précisément le milieu géographique, social, historique dans lequel ils ont évolué ? Quelles contraintes cet environnement imposait-il à

1. La première recension de six de ces poèmes aurait été l'œuvre du philologue al-As'ma'î (741-828). Mais à la même époque le philologue Abû 'Ubayda (728-824) se référait déjà à un recueil de sept poèmes. À propos des diverses recensions, voir *infra*, p. 60.

PRÉSENTATION

l'homme ? Qui sont ces chefs d'illustre lignée que nos poètes apostrophent ou dont ils font l'éloge ? Quels étaient exactement les us et les coutumes, les croyances et les rites qui avaient cours à l'époque ? Pourquoi donc les poètes sont-ils si attachés à leur cheval et à leur chamelle, si fiers de les avoir pour montures ? Enfin, que signifient au juste ces prologues amoureux, ces voyages à dos de chameau, ces bravades, ces louanges, ces chasses à la gazelle ?

L'ARABIE ANTÉISLAMIQUE, TERREAU DES *MU'ALLAQÂT*

Le milieu géographique

Le territoire des tribus bédouines et, parmi elles, celles dont sont issus les poètes des *Mu'allaqât*, est immense. Les déserts d'Arabie couvrent en effet plus d'un million six cent mille kilomètres carrés¹. Ils s'étendent de la mer Rouge, à l'ouest, aux steppes en bordure de l'Euphrate (actuel Irak) à l'est, de l'océan Indien au sud au désert syrien au nord.

Au sud-ouest de la péninsule, le Yémen dresse ses montagnes escarpées au-dessus d'une étroite bande côtière, appelée Tihâma, qui se prolonge le long de la côte de la mer Rouge, longeant l'Asir et le H'idjâz (actuelle Arabie Saoudite). Au sud et au sud-est, d'énormes dunes pouvant atteindre plus de deux cents mètres de hauteur séparent la côte d'Oman et la vallée yéménite du Hadramaout, parallèle à l'océan Indien, du désert central. Celui-ci est formé d'un haut plateau,

1. W. Thesiger, *Le Désert des déserts*, Paris, Plon, « Terre humaine », 1978, p. 44.

appelé Nedjd (actuelle Arabie Saoudite), où alternent déserts rocheux et steppes pourvues d'une maigre végétation. Ce haut plateau est traversé d'ouest en est par une vallée souvent à sec – le Wâdî-l-Rumma –, débouchant sur les plaines qui délimitent de nos jours la frontière entre l'Irak et l'ouest du Kuwait. Au nord s'étend le désert du Nefoud, prolongé à l'est vers l'Euphrate par les steppes de la Samâwa, au nord-ouest par celles de la Palestine et, plus au nord, par le *Bâdiyât al-Châm*, le désert syrien.

Le climat dans ces régions est torride, les températures pouvant atteindre jusqu'à quarante-six, voire cinquante degrés à l'ombre. Et de l'ombre, il n'y en a guère. En hiver et au printemps, de fortes pluies, parfois dévastatrices, transforment les vallées en véritables torrents et font miraculeusement éclore, pour un temps, des herbes et des fleurs dans les vastes steppes, voire dans le sable des dunes. À l'époque des poètes des *Mu'allaqât*, des puits souvent très profonds, parfois difficiles d'accès et dont l'eau était amère et saumâtre, quelques très rares rivières pérennes, quelques étangs permettaient de survivre pendant les saisons sèches¹.

La périphérie de ce vaste territoire était parsemée d'oasis où le palmier-dattier était roi et où les sédentaires s'adonnaient à l'agriculture. Ces oasis jouaient souvent le rôle de ports caravaniers, terminant ou jalonnant les grandes voies naturelles. À l'est, les oasis s'égrenaient dans la région du golfe Persique et dans la plaine de la Yamâma, à laquelle le poème de 'Amr Ibn Kulthûm fait

1. On trouvera une passionnante description des déserts méridionaux, et notamment de la région des énormes dunes au nord du Hadramaout, dans W. Thesiger, *Le Désert des déserts*, *op. cit.*, et une description du Nedjd et du Nefoud dans Ch. Doughty, *Arabia deserta*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 2001.

PRÉSENTATION

allusion¹ ; à l'ouest, dans le H'idjâz, elles agrémentaient le Wâdî-l-Qurâ, une vallée située non loin de Médine. C'est aussi dans cette région que se trouvait déjà La Mecque, qui était à cette époque un important centre de commerce, et dès avant l'islam, le principal lieu de pèlerinage. Enfin, la péninsule était cernée et en même temps convoitée – car la route de la soie et celle des aromates passaient par là – par deux grandes puissances : l'Empire byzantin d'une part, la Perse sassanide de l'autre.

Les structures sociales

À l'époque reculée à laquelle ont vécu les poètes des *Mu'allaqât*, la vie des nomades pasteurs était seule adaptée à cet environnement majoritairement désertique ; car il fallait sans cesse se déplacer et nul ne pouvait survivre en dehors du cadre de sa tribu. Aussi, la société bédouine était – elle l'est aujourd'hui encore – une société tribale. Une tribu pouvait parfois compter plusieurs milliers de tentes et autant de chameaux. Ses membres étaient tous apparentés et se réclamaient d'un seul et même ancêtre, d'où l'importance de la généalogie. Les poètes se vantent ainsi volontiers de leurs illustres aïeux². Plus le lien de parenté était étroit, plus la loyauté d'un homme envers son groupe était grande, et, sauf exception, elle l'emportait toujours sur ses projets personnels. La *Mu'allaqa* de T'arafa Ibn al-'Abd est la seule à mettre en scène un rebelle qui, en raison de ses incessantes foucades, se voit passagèrement frappé d'exclusion par les siens³. Mais l'histoire de ce rebelle

1. Voir v. 22.

2. Voir la *Mu'allaqa* de 'Amr Ibn Kulthûm, v. 61-65.

3. Voir v. 53 et 68-79.

n'en révèle pas moins, comme en contrepoint, les vertus que la société tribale exigeait de chacun de ses membres.

L'organisation de chaque tribu était passablement complexe. En effet, une tribu était subdivisée de manière arborescente en groupes, eux-mêmes subdivisés en sous-groupes, eux-mêmes subdivisés en d'autres sous-groupes, l'ensemble comprenant sept niveaux, depuis le groupe le plus important en nombre jusqu'aux sous-groupes les plus petits. Chacun de ces groupes était désigné par un terme différent, selon la taille et la place qu'il occupait dans la structure de l'ensemble, le *cha'b* désignant la tribu dans sa totalité¹. À la tête de chaque tribu se trouvait un conseil (*mala'*). C'est à lui qu'il appartenait de discuter de toutes les affaires concernant la collectivité : alliances, déclarations de guerre, stratégies de combat, négociations de paix, mesures en temps de disette, mouvements de transhumance. À sa tête se trouvait un *sayyid*, un chef, certes, mais qui était dans l'obligation de se conformer aux décisions prises par le *mala'*, et qui n'était donc jamais qu'un *primus inter pares*. Ce fonctionnement relativement démocratique de la société tribale était propice à l'épanouissement d'une certaine forme d'individualisme, limité, comme dans toutes les sociétés anciennes, par le respect des règles et des valeurs qui régissaient la vie en communauté. Enfin, les tribus disposaient d'esclaves, parfois d'origine africaine, qu'elles achetaient

1. Voici les noms de ces groupes et sous-groupes par ordre croissant du nombre de leurs membres : le *fakhidh* était la subdivision d'un *bat'n* qui était lui-même une subdivision de la *'imâra*. La *'imâra* était une subdivision de la *fas'îla*, elle-même subdivision de la *qabîla*. La *qabîla*, enfin, était une subdivision du *h'ayy*, lui-même subdivision du *cha'b*. La langue française ne possédant pas de mots adéquats pour traduire ces termes, nous nous contenterons de parler de « familles », de « clans », de « tribus » et de « subdivisions ».

PRÉSENTATION

sur les marchés environnants ou qu'elles emportaient en guise de butin à l'occasion de razzias. Elles pouvaient par la suite les affranchir pour peu qu'ils eussent donné satisfaction, voire se fussent illustrés dans les combats.

Le patriarcat semble avoir été dominant, même si l'on constate dans certaines tribus des survivances matriarcales. Ainsi, lors d'un mariage entre les membres de tribus différentes, le mari allait parfois s'installer dans celle de son épouse. Les femmes, surtout celles qui étaient mariées, semblent avoir joui d'une certaine liberté, y compris sexuelle, et avoir eu un certain nombre de prérogatives. Elles avaient le droit de répudier leurs époux, et tout fugitif ayant trouvé asile sous l'une de leurs tentes était assuré de n'avoir plus rien à craindre de ses ennemis. C'est à elles également que revenait l'honneur de chanter les héros tombés au combat¹.

En cas de détresse ou de menaces auxquelles ils ne se sentaient pas capables de faire front, des clans, voire des tribus entières, pouvaient se mettre sous la protection d'une tribu plus puissante. Celle-ci s'engageait alors à protéger ces « clients² », comme on les appelle, et à subvenir à leurs besoins. Il arrivait aussi que certaines tribus se constituent pour un temps en confédérations à la cohésion cependant fragile. En témoigne le poème de Zuhayr Ibn Abî Sulmâ, en partie consacré à l'éloge d'al-H'ârith Ibn 'Awf et de Harim Ibn Sinân, deux chefs de la tribu des Murra – une subdivision des Dhubyân –, qui avaient mis fin à une guerre de quarante ans ayant opposé les Dhubyân aux 'Abs, deux tribus pourtant membres de la confédération des Ghat'afân.

1. Voir la *Mu'allâqa* de T'arafa Ibn al-'Abd, v. 93-95.

2. Voir la *Mu'allâqa* de 'Amr Ibn Kulthûm, v. 41, celle de Labîd Ibn Rabî'a, v. 74, et celle d'al-H'ârith Ibn H'illîza, v. 18.

Les trois royaumes de l'Arabie antéislamique

Il arrivait également que certaines tribus réussissent à fonder des royaumes, plus ou moins durables. Trois dynasties – les Lakhmides, les Ghassânides et les Kinda – ont ainsi joué un rôle important dans l'histoire militaire, politique et culturelle de l'Arabie au cours des siècles qui ont précédé l'islam. Les unes comme les autres ont contribué à l'urbanisation des franges de l'Arabie et à la propagation de l'écriture, accélérant par là le développement d'une langue commune au-delà des différences dialectales. Celles d'entre elles qui étaient chrétiennes ont construit des églises, des monastères et des fortins en bordure du désert. Le dernier de nos poèmes, celui d'al-H'ârith Ibn H'illiza, fait allusion à l'inimitié qui opposait les Ghassânides aux Lakhmides d'al-H'îra et se réfère, notamment, au roi le plus connu des Lakhmides, al-Mundhir III, ainsi qu'à son fils et successeur, 'Amr Ibn Hind. La *Mu'allâqa* de 'Amr Ibn Kulthûm fait également allusion aux guerres qui ont opposé ces deux dynasties. Aussi n'est-il pas inutile de présenter celles-ci un peu plus en détail, dans le but de faciliter au lecteur la compréhension des poèmes.

Les Lakhmides

C'est vers 300 après J.-C. qu'une tribu d'origine yéménite fit d'al-H'îra, ville située au sud-est de l'actuelle Nadjaf (Irak), dans une région irriguée par l'Euphrate, la capitale d'un royaume – celui des Lakhmides. Avec des fortunes diverses, celui-ci allait subsister pendant trois siècles jusqu'en 602. À cette date, le souverain persan Chosroès Parviz (591-628) fit exécuter leur dernier roi, al-Nu'mân IV, qui régnait depuis 580, mettant ainsi définitivement fin à leur domination.

Les Lakhmides étaient les vassaux des rois sassanides, leur fer de lance contre Byzance, leur bouclier contre

PRÉSENTATION

les incursions nomades, les protecteurs de leurs intérêts commerciaux. Ils n'en menaient pas moins une politique en partie indépendante, gouvernant entre autres pour leur compte le Bahrayn et l'Oman. Leurs velléités d'indépendance n'arrangeaient pas toujours leur grand voisin, ni d'ailleurs les empereurs romains. Au VI^e siècle, leur roi al-Mundhir III (503-554), vassal de Chosroès I^{er} Anôcharvân (531-579), mena des guerres incessantes, à la fois contre les rois de l'Arabie du Sud et contre les provinces frontalières. En 531, il participa à la bataille de Callinice, qui se termina par la victoire des Perses sur l'empereur byzantin Justinien (527-565). En 539, il s'en prit aux Ghassânides, entraînant de la sorte les deux empires rivaux dans une guerre qui devait durer cinq ans (539-544). La paix une fois conclue, al-Mundhir III n'en poursuivit pas moins son combat contre les Ghassânides, mais en 554 il fut tué dans la bataille de Qinnasrîn qui l'opposa au roi de ces derniers, al-Hârith Ibn Djabala (529-569). Son fils, 'Amr Ibn Hind (554-569), dont la mère était issue des Kinda, lança en 560 des expéditions contre la frontière byzantine. Il fut assassiné par l'un de nos poètes, 'Amr Ibn Kulthûm, pour avoir manqué de respect à la mère de celui-ci. Son frère Qâbûs (569-573) reprit le flambeau, mais la puissance des Lakhmides était désormais sur son déclin. En 570, Qâbûs fut vaincu par les Ghassânides à la bataille de 'Ayn Ubâgh, et deux ans plus tard les Perses occupaient le sud de l'Arabie. En 578, sous al-Mundhir IV (573-580), la capitale des Lakhmides fut passagèrement conquise par les Ghassânides. Al-Nu'mân IV (580-602), leur dernier roi, eut beau vouloir reprendre le flambeau, ce fut en vain. Ses prétentions à l'indépendance scellèrent sa perte.

Les Ghassânides

Les Ghassânides, quant à eux, étaient les adversaires acharnés des Lakhmides. Tout comme ces derniers, ils étaient originaires du sud de l'Arabie. À la fin du V^e siècle, ils traversèrent la péninsule vers le nord – soit un parcours d'environ deux mille cinq cents kilomètres – et s'installèrent vers 490 aux frontières de l'Empire byzantin, sur les franges de la Palestine et de la Syrie. Ils adoptèrent le christianisme dans sa version monophysite¹ et, à partir du début du VI^e siècle, s'allièrent à Byzance. Leurs chefs eurent droit au titre de phylarques² et de porter la couronne des rois clients³. Pendant une quarantaine d'années, de 529 à 569, ils fournirent à l'armée byzantine des troupes à cheval extrêmement mobiles et protégèrent la route des aromates. Depuis leurs bases en Palestine et en Syrie, ils empêchèrent les incursions des nomades et lancèrent des opérations militaires contre les tribus juives de la région du H'idjâz. Sous l'égide de leur roi, al-H'ârith Ibn Djabala, ils participèrent, comme nous venons de le voir, aux guerres de l'empereur Justinien contre les Perses et triomphèrent des Lakhmides en 554 et en 570.

1. Les monophysites, qui comprennent les coptes d'Égypte, l'Église apostolique grégorienne d'Arménie et les jacobites de Syrie, professent l'unité de la nature du Christ, sa nature humaine se trouvant, selon eux, absorbée dans sa nature divine. Par opposition, les orthodoxes considèrent que le Christ est parfait en humanité, parfait en divinité, en deux natures qui se rencontrent en une seule personne, ou hypostase. Ces subtilités théologiques ainsi que quelques autres ont pendant longtemps empoisonné l'empire d'Orient, depuis le concile de Nicée en 325 jusqu'en 681, date de la fondation de l'Église maronite (actuel Liban).

2. Titre donné au commandant d'un corps de cavalerie fourni par une tribu.

3. Les souverains locaux qui s'étaient mis sous la protection de l'empereur byzantin avaient droit au titre de roi client.

PRÉSENTATION

Mais leur esprit d'indépendance, ainsi que l'opposition entre le monophysisme à la propagation duquel ils avaient participé et l'orthodoxie qui avait fini par être adoptée par Byzance, conduisit à des frictions. En 580, Tibère II Constantin (578-582) fit arrêter leur roi qui fut conduit à Constantinople. Un sort identique fut réservé à son fils par l'empereur Maurice qui régna de 582 à 602. Enfin, l'invasion persane (613-614) leur porta le coup de grâce. Ils s'en remirent cependant puisque, en 636 encore, ils participèrent dans l'armée de Héraclius (610-641) à la bataille du Yarmûk contre les musulmans. Affaibli par d'incessantes guerres, Héraclius, pourtant l'un des plus grands empereurs byzantins, fut battu, et la victoire ouvrit aux musulmans les portes de la Syrie : leur conquête de ce pays mit définitivement fin à l'influence des Ghassânides.

Le royaume des Kinda

Il nous reste à dire un mot du royaume des Kinda, un groupe tribal, lui aussi originaire du sud, qui se répandit au cours des V^e et VI^e siècles dans toute l'Arabie, en migrant d'abord vers le centre de la péninsule, puis vers le nord. Les Kinda établirent peu à peu leur suprématie sur les tribus des Ma'add¹ – auxquelles se réfèrent trois de nos poèmes : ceux de Zuhayr Ibn Abî Sulmâ², de 'Amr Ibn Kulthûm³ et d'al-H'ârith Ibn H'illiza⁴ –, marquant ainsi la première tentative d'union entre les tribus du nord et du centre. C'est sous al-H'ârith Ibn 'Amr, grand-père d'Imru' al-Qays, l'un des poètes des *Mu'allaqât*, que le royaume des Kinda acquit une stature internationale, en établissant des liens à la

1. Appellation collective des tribus du nord de l'Arabie.

2. Voir v. 21.

3. Voir v. 40 et 92.

4. Voir v. 49.

LES SUSPENDUES

fois avec l'Empire byzantin, la Perse, les Lakhmides et les Ghassânides. Dans les années 520, al-H'ârith Ibn 'Amr régna pendant une courte période sur al-H'îra, après en avoir évincé le roi lakhmide Mundhir III, mais finit par abandonner la ville et par se rallier aux Byzantins, qui lui accordèrent le titre de phylarque en Palestine. Mais Al-H'ârith ne s'entendait guère avec le chef militaire romain et s'enfuit dans le désert où il fut tué en 528, vraisemblablement par Mundhir III. Parce qu'il avait, avant de mourir, réparti les tribus des Ma'add entre ses fils – dont H'udjr, le père d'Imru' al-Qays –, des rivalités surgirent entre les quatre frères qui affaiblirent d'autant le royaume. C'est alors que la tribu des Asad se révolta contre H'udjr et le tua. Notre poète jura vengeance et s'y employa, mais ses tentatives finirent par lui coûter la vie. Voyant que leur puissance se désintérait, les Kinda décidèrent de retourner dans le Hadramaout, leur territoire d'origine.

LES SEPT POÈTES DES *MU'ALLAQÂT*

Les Arabes païens pensaient que le poète (*châ'ir*, au pluriel *chu'arâ'*) était détenteur d'un savoir surnaturel et avait, grâce à ses liens avec le monde invisible, des pouvoirs magiques. Du reste, le terme qui sert à le désigner provient d'une racine signifiant à la fois « savoir » et « pressentir ». Chaque poète était réputé avoir son génie (*djinn*) inspirateur, lequel portait un nom et assumait ainsi approximativement le même rôle que les Muses de la mythologie grecque. Le poète était donc en quelque sorte l'oracle de sa tribu, son conseiller en période de paix, mais aussi son champion en période de guerre. Car, à l'instar de ce qui se passait dans la Grèce antique, les batailles étaient souvent précédées par des

PRÉSENTATION

joutes entre les poètes des tribus ennemies, et il arrivait même que celles-ci remplacent la bataille elle-même. Ces joutes, dont certaines de nos *Mu‘allaqât* permettent de se faire une idée¹, consistaient à vanter les vertus guerrières de la tribu dont le poète était issu. L’objectif était de démoraliser ainsi l’adversaire, et les menaces proférées à l’égard de l’ennemi étaient réputées fatales : c’est dire le prestige qui était celui du poète.

Aussi les sept poètes des *Mu‘allaqât* ne sont-ils pas les seuls à s’être illustrés pendant la période antéislamique, de même que les *Mu‘allaqât* ne sont pas les seuls poèmes dont ils sont les auteurs. À l’exception d’al-H’ârith Ibn H’illiza, chacun d’eux est, au contraire, l’auteur d’un recueil de poèmes (*dîwân*) qui, à l’instar des *Suspendues*, a été longtemps transmis par voie orale. Quant aux biographies dont nous disposons, elles ne manquent pas d’être suspectes en raison de leur cachet par endroits nettement légendaire. Certaines d’entre elles donnent de fait l’impression d’avoir été reconstruites, du moins en partie, à partir du contenu des poèmes eux-mêmes.

Imru’ al-Qays (mort vers 550)

Imru’ al-Qays était le fils cadet de H’udjr, dernier roi des Kinda. Curieusement, il aurait été chassé de la cour par son père, en raison de sa passion pour la poésie en général et pour la poésie érotique en particulier. Le père aurait même ordonné à l’un de ses affranchis, du nom de Rabî‘a, de tuer le jeune poète. Pris de pitié, Rabî‘a se serait contenté d’égorger une antilope et d’en rapporter les yeux à H’udjr. Celui-ci aurait fini par se repentir

1. C’est le cas des poèmes de ‘Amr Ibn Kulthûm, de ‘Antara Ibn Chaddâd et d’al-H’ârith Ibn H’illiza.

LES SUSPENDUES

(AL-MU'ALLAQÂT)

Les Suspendues figurent parmi les chefs-d'œuvre de la littérature arabe : composés il y a plus d'un millénaire, au cours du siècle qui a précédé la prédication du prophète de l'islam, ces poèmes doivent leur nom étrange à la légende qui veut qu'ils aient été inscrits en lettres d'or sur des tissus suspendus aux murs de la Ka'ba, à La Mecque. Ces petits bijoux nous transportent dans un monde fascinant et insolite, celui des bédouins de la péninsule Arabique. Ils se font l'écho d'un temps où les poètes étaient à la fois de vaillants combattants – il arrivait qu'une joute poétique tienne lieu de bataille entre deux tribus ! – et des oracles respectés ; d'une époque où le courage et la générosité étaient les vertus du preux, avec le goût du vin et l'amour des femmes. Lamentations sur les vestiges du campement déserté par l'aimée et réflexion sur la fuite du temps, périples à dos de chamelle, chasses à la gazelle, évocations érotiques, bravades, beuveries : tels sont les thèmes qui hantent ces textes fulgurants, dont la splendeur poétique, mille cinq cents ans plus tard, demeure intacte.

Traduction, présentation, notes,
chronologie et bibliographie
par Heidi Toelle

ISBN : 978-2-0807-1241-7



9

782080 712417

editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

Prix France : 10,50 €



Flammarion